

## Entretien avec Denys Arcand

Michel Coulombe

Volume 19, Number 1, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33641ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Coulombe, M. (2000). Entretien avec Denys Arcand. *Ciné-Bulles*, 19(1), 4–9.

«Je me demande aujourd'hui, puisqu'on ne voit pas ce que j'ai fait, s'il n'y a pas très peu de gens capables de lire un écran, de voir ce qui s'y trouve sans y projeter leurs émotions.» Denys Arcand

PAR  
MICHEL COULOMBE

Denys Arcand venait tout juste de jouer un match de hockey, activité amicale à laquelle il est fidèle depuis 20 ans. Au cours de ces 20 années, sa vie professionnelle a connu des changements importants. Le documentariste qui tournait **le Confort et l'indifférence** à l'Office national du film est devenu un cinéaste vedette, grâce, surtout, aux succès exceptionnels du **Déclin de l'empire américain** et de **Jésus de Montréal**. Il a touché au théâtre avec **les Lettres de la religieuse portugaise**, collaboré à la série **Empire** et à un film à sketches, **Montréal vu par...**, réalisé un film à petit budget, **Joyeux Calvaire**, et l'adaptation d'un roman de Roger Lemelin, **le Crime d'Ovide Plouffe**. Il a aussi signé deux longs métrages en anglais, **Love and Human Remains** puis **Stardom**, présenté en clôture du Festival de Cannes et en ouverture du Festival de Toronto. Et pourtant, estime-t-il, il n'y a pas eu de grands bouleversements au cours de ces années. Il habite toujours Montréal, exerce toujours le même métier et retrouve toujours ses amis sur la glace.

À quelques semaines de la sortie québécoise, canadienne et américaine de **Stardom**, le cinéaste affichait des sentiments partagés face à ce film auquel il a tout de même consacré des années. Certes, il pouvait se rassurer en pensant aux ventes internationales exceptionnelles de son film, acheté partout dans le monde. Pourtant, impossible pour lui d'évacuer le flot de mauvaises critiques d'un simple haussement d'épaules ou même de taire qu'il se sente étrangement éloigné de ce long métrage auquel il a mis la dernière main en mars dernier. Le bonheur évident qu'il trouve sur le plateau, dont témoigne l'excellent documentaire de Georges Dufaux, **De l'art et de la manière chez Denys Arcand**, entouré de son équipe et des acteurs, Jessica Paré, Dan Aykroyd, Thomas Gibson, Robert Lepage, Charles Berling et Frank Langella, a fait place sinon à de l'inquiétude du moins à de vraies questions.

Denys Arcand jette, dans **Stardom**, un regard souvent mordant sur la télévision, la célébrité, la beauté. Il se paie au passage la tête des Woody Allen, Kevin Costner, Meg Ryan, Céline Dion, George Clooney, Ethan Hawke, Mel Gibson et autres Sharon Stone de ce monde. Loin toutefois de surfer complaisamment sur les modes et les idées reçues, il continue de s'interroger, et d'avoir le courage de nommer son inconfort et sa différence.

**Ciné-Bulles:** Pour reprendre la logique de votre film, notre conversation prend un tour différent à partir de maintenant puisqu'elle est enregistrée. Vous voilà en représentation.

**Denys Arcand:** Cela devient une conversation enregistrée. Curieusement, cette convention, puisque dans mon film, sauf au tout début et à la toute fin, on ne voit le personnage principal, Tina Menzhal, qu'à travers l'œil des médias, 75 pour cent des journalistes ne l'ont pas comprise! C'est la première fois que je fais face à cela. Je suis incompris! Ils n'ont pas saisi ce que j'ai essayé de



faire! On me critique donc pour ce qui n'est pas mon film. C'est bien le signe que je n'ai pas réussi... J'ai fait une erreur quelque part. Cette impression, je l'ai eue dès le montage. Quand la monteuse, Isabelle Dedieu, montrait des extraits du film à des parents ou des amis, elle s'attendait à ce qu'on lui dise que cette façon de raconter une histoire par le biais d'images de la télévision était audacieuse, alors qu'on lui répondait: «Quelle télévision?». On suivait l'histoire de Tina!

On a organisé une projection-test du film à New York après laquelle on a demandé aux gens comment ils réagissaient au noir et blanc. Les gens n'avaient pas vu qu'il y a du noir et blanc! Pourtant, 25 minutes de ce film sont en noir et blanc. Par contre, les gens regrettaient qu'on ne sache que très peu de choses sur le médecin que Tina épouse à la fin. Avait-elle enfin rencontré l'homme de sa vie? Aussi je vis dans l'ambiguïté depuis le début. Ai-je essayé de faire quelque chose de très mystérieux? C'est troublant.

Dans **Basquiat** de Julian Schnabel, le peintre haïtien Jean-Michel Basquiat raconte que Andy Warhol lui a offert de travailler à sa Factory et se demande s'il doit accepter cette offre. Le cinéaste lui répond que très peu de gens dans le monde sont capables de lire un tableau. «Warhol est un des seuls, lui dit-il, vas-y sans crainte.» Je me demande aujourd'hui, puisqu'on ne voit pas ce que j'ai fait, s'il n'y a pas très peu de gens capables de lire un écran, de voir ce qui s'y trouve sans y projeter leurs émotions. C'est déroutant.

Quand je tournais ce film, je me disais que je ne pourrais jamais revenir au cinéma traditionnel, tourner de façon normale, car tout ce film est une déconstruction de cela. En fait, je pourrais refaire demain **Jésus de Montréal** sans que l'on voie la différence. On ne voit pas à quelle hauteur se trouve la caméra, ni quel objectif est utilisé, ni même que 80 pour cent de **Stardom** est tourné caméra à l'épaule.

**Ciné-Bulles:** Au départ, vous envisagiez de reproduire sur pellicule une impression d'image télévisée, idée dont il ne reste presque plus de traces dans le film.

#### Filmographie de Denys Arcand:

- 1959: **À l'est d'Eaton**  
(coréal. Stéphane Venne, cm)
- 1969: **Seul ou avec d'autres** (coréal. Denis Héroux et Stéphane Venne)
- 1964: **Champlain** (c.m.)
- 1965: **les Montréalistes** (c.m.)
- 1965: **la Route de l'Ouest** (c.m.)
- 1966: **Volleyball** (c.m.)
- 1967: **Atlantic Parks/Parcs atlantiques** (c.m.)
- 1970: **On est au coton**
- 1971: **la Maudite Galette**
- 1972: **Québec: Duplessis et après...**
- 1973: **Réjeanne Padovani**
- 1975: **Gina**
- 1976: **la Lutte des travailleurs d'hôpitaux** (cm)
- 1981: **le Confort et l'indifférence**
- 1984: **le Crime d'Ovide Plouffe**
- 1986: **le Déclin de l'empire américain**
- 1989: **Jésus de Montréal**
- 1991: **Montréal vu par...**  
(coréal. Michel Brault, Atom Egoyan, Jacques Leduc, Léa Pool et Patricia Rozema)
- 1993: **Love & Human Remains**
- 1996: **Joyeux Calvaire**
- 2000: **Stardom**

**Denys Arcand:** J'ai à peu près abandonné cette idée parce que maintenant on ne voit plus d'images granuleuses ou mal cadrées à la télévision. Tout est *broadcast* standard. Les différences sont très subtiles. Il n'y a pas de changements radicaux, pas d'images comme celles que l'on voit dans **The Blair Witch Project**. Avant d'entreprendre le tournage, on a quand même fait des tests, mais je n'en voyais pas la raison. Le scénariste du film, Jacob Potashnik, est convaincu quant à lui que j'aurais dû persister et marquer l'effet télévision. Selon lui, tricher aurait mieux dit la vérité, aurait amené le public à regarder l'image au lieu de l'histoire. Face à mes doutes, des amis romanciers m'ont donné leur propre explication. Selon eux, j'aurais mésestimé la puissance du récit. Dès qu'on commence à raconter l'histoire d'une jeune fille, on ne veut pas s'intéresser à l'orchestration, on veut savoir ce qui lui arrive.

**Ciné-Bulles:** Faut-il comprendre que vous vous êtes gavé de télévision pendant des mois pour en reproduire avec une telle précision les codes, les modèles, contrefaisant aussi bien la télévision communautaire que des émissions québécoises, françaises ou américaines vite identifiables?

**Denys Arcand:** Tout le monde est gavé de télévision. La télévision, c'est comme la masturbation, un secret qu'on ne veut pas dire. Je l'écoute probablement moins que la moyenne des gens, mais je l'écoute tout le temps. Alors forcément, j'ai assimilé de nombreuses choses. Un mois et demi avant le tournage, alors que le scénario était terminé, le directeur de la photographie, Guy Dufaux, et la directrice artistique ont regardé tous les programmes qui m'ont servi d'inspiration: **Jerry Springer**, **le Poing J**, **Bouillon de culture**, pour voir, très précisément, où se trouvait chaque fois la caméra, si on montrait l'animateur en amorce, comment c'est fait. Le travail de décodage auquel ils se sont adonnés est unique.

Tout de même on m'a aiguillé sur certaines émissions en cours de scénarisation. Ainsi j'avais imaginé une émission intitulée **Celebrity Hunt** et on m'a appris que je n'avais rien inventé puisqu'il existe, sur le câble à New York, **Papparazzi Connection** dont j'ignorais tout jusque-là. Des jeunes y courent littéralement les célébrités avec leur caméra. J'ai vu par exemple un jeune homme suivre Madonna et parvenir à monter à ses côtés dans son avion, jusqu'à ce que l'entourage de la chanteuse se demande ce que pouvait bien faire là cet inconnu avec sa caméra.

**Ciné-Bulles:** Dans **Stardom**, vous avez opté pour la célébrité la plus gratuite, celle des mannequins. Ils et surtout elles ne sont ni acteurs, ni chanteurs, ni sportifs, ni politiciens. Leur seul talent c'est leur beauté.

**Denys Arcand:** Je voulais prendre quelqu'un qui n'a aucune raison d'être célèbre sinon qu'elle est belle. L'histoire que je raconterais à partir de cette idée ne me semblait pas importante. Je la voulais logique, cohérente, soit, mais un peu banale. Je m'intéressais plutôt à la façon dont ce serait filmé.

**Ciné-Bulles:** La beauté de Tina est une véritable boîte de Pandore, fatale pour bien des hommes.

**Denys Arcand:** Cette femme possédera ce pouvoir toute sa vie. À la fin de sa vie, on adulait toujours Marlene Dietrich et Greta Garbo. La beauté était, à l'origine, mon sujet. Est-ce strictement sexuel, esthétique, ou social?

Ces dernières années, la télévision a consacré les mannequins. Auparavant, on pouvait voir dans les actualités Pathé quelques images d'un défilé Christian Dior. Aujourd'hui, les médias sont beaucoup plus à l'affût des défilés. Au Canada on trouve **Fashion TV** et **Fashion File**, au Québec **Perfecto**. **Entertainment Tonight** et **Access Hollywood** couvrent aussi les défilés parce qu'on y voit Madonna et d'autres célébrités. On commence à connaître le même phénomène au Québec avec les défilés de Philippe Dubuc et de Jean Airoldi, couverts par **Flash** ou **Jet 7**.

Aux États-Unis, à force de voir ces mannequins, on les a invités dans différents talk-shows, on les a faits jouer dans des films. À Cannes, cette année, l'événement le plus couru était le défilé de Victoria's Secret et la sécurité y était dix fois plus grande qu'au Palais des festivals. Tout ce qui était



Jessica Paré dans *Stardom*  
de Denys Arcand  
(Photo: Marion Stalens)

quelqu'un se trouvait là pour voir des filles célèbres en maillot de bain, un spectacle réglé au quart de tour suivi d'un banquet.

**Ciné-Bulles:** *Qui dit mannequin dit défilé. Or, il n'y en pas dans votre film, sinon en ombre chinoise...*

**Denys Arcand:** Cela ne se filme pas! Robert Altman l'a prouvé dans *Prêt-à-porter*. Pour ce film, Pierre Mignot a pu tout au plus attraper à la sauvette des images d'un vrai défilé. Pour filmer une scène de défilé il faudrait pouvoir réunir les 20 filles que l'on y trouve habituellement. Or, elles demandent 25 000 \$ par jour et ne répètent pas. La séquence exigerait, au minimum, un million de dollars, somme astronomique pour une séquence de deux minutes. De plus, il faut non seulement les vraies filles, mais aussi les vrais vêtements, ce qui est tout simplement impossible.

Histoire de me documenter, je suis allé voir des défilés à New York. J'y suis allé comme assistant cameraman de Much Music grâce à l'animatrice Jeannie Becker. J'aurais mis des semaines à négocier avec Calvin Klein, Ralph Lauren, Versace, si j'avais voulu m'y rendre à titre de cinéaste, car les grands défilés sont les événements les plus courus de la planète. Much Music m'a ouvert toutes les portes.

La hiérarchie des médias est très évidente dans les grands défilés. Derrière, il y a les journaux, devant les magazines et au-delà de tout, la télévision, avec, devant tout le monde, Elsa Klensch, dont l'émission *Style with Elsa Klensch*, est présentée chaque semaine sur CNN. J'ai passé sept jours à voir des défilés. Certes, ce n'est pas comme une mise en scène de Patrice Chéreau à l'Opéra, mais c'est un très bon show. Les filles sont splendides, les vêtements extraordinaires. La mise en scène est spectaculaire.

Contrairement aux mauvais défilés que l'on peut voir ici, qui n'en finissent plus, c'est très court. On fait attendre les gens une heure et cela dure 15 minutes. Dans les coulisses, les filles boivent du champagne et se filment mutuellement, comme on le voit dans *Stardom*. Quand le noir se fait, c'est comme un spectacle de Gilles Maheu, très précis. La musique est tonitruante et les filles



Robert Lepage dans *Stardom* de Denys Arcand

marchent très rapidement, un mouvement que la télévision ralentit. C'est comme un coup de poing et cela coûte trois millions de dollars! Que l'on aille à Milan, à Paris ou à New York, on retrouve le même monde, les mêmes photographes, les mêmes mannequins. Pas d'intrus. Il y a également des défilés à Londres, mais c'est l'équivalent du Festival du nouveau cinéma de Montréal par rapport à celui de Cannes. On y voit de nouveaux visages, récupérés par la suite dans le circuit Milan-Paris-New York.

**Ciné-Bulles:** *Votre mannequin a la cote mais ce n'est pas une top model du niveau de Claudia Schiffer ou de Cindy Crawford.*

**Denys Arcand:** Tina est probablement la 22<sup>e</sup> au monde. Si j'avais opté pour une mannequin mieux cotée, elle aurait eu un destin très différent. Elle aurait accumulé des millions de dollars, car ces femmes-là gèrent des compagnies, ce qui m'aurait amené ailleurs, sur le terrain du marketing notamment, ce qui ne m'intéressait pas. De plus, une telle top model ne pourrait pas se retirer dans l'anonymat.

Dans un défilé on compte en général 35 mannequins. La différence est très nette entre les 20 qui sont de niveau international et les autres, les locales. Les 20 premières sont si parfaites qu'on ne les reconnaît plus, qu'on ne les distingue plus les unes des autres. C'est la perfection de marbre, asexuée.

**Ciné-Bulles:** *Vous prenez un plaisir évident à montrer jusqu'où va l'exploitation de la notoriété des mannequins, en suivant le parcours télévisuel de cette jeune femme qu'on invite partout mais qu'on ne veut surtout pas entendre.*

**Denys Arcand:** On assume que parce qu'une femme est très belle elle est un peu idiote. Tout de même, on veut la voir. Ces femmes-là, on ne les entend jamais. Lorsqu'on les invite dans les talk-shows, les scripteurs mettent des blagues dans les questions de l'interviewer de sorte que le top model n'a strictement rien à dire. On rit et on passe à la question suivante.

Dans *Stardom*, Tina a tout juste 19 ans. Une enfant. Parce qu'elle est célèbre, on assume qu'elle a une opinion sur tout. À titre d'exemple, à la mort de Maurice Richard, comme je revenais de Cannes et que j'étais la Personnalité de la semaine de *la Presse* j'ai reçu pas moins de 25 demandes de journalistes qui voulaient que je dise ce qu'il avait représenté pour moi. J'étais à la mode à ce moment précis, alors tout naturellement...

Pour ce qui est de Tina, je voulais donner l'image d'une femme énigmatique, dont on ne sait rien, jusqu'à la dernière image du film. Est-elle cruelle, gentille, bête, intelligente? On ne le saura pas. Je n'ai pas voulu raconter une tragédie. De toute façon, son destin n'a rien à voir avec celui du Kosovo. Cela aurait été trop facile de raconter l'histoire d'une jeune fille qui devient mannequin, se drogue et finit junkie. Tina est comme des centaines de jeunes filles qui passent dans le monde de la mode. L'arc de leur célébrité, avant le retour à l'anonymat, est simplement plus long que celui du témoin d'un incendie qu'on attrapera quelques secondes au bulletin de nouvelles et qu'on ne reverra plus jamais à la télévision.

**Ciné-Bulles:** *Votre propre célébrité ne vous a jamais grisé?*

**Denys Arcand:** Bien sûr, c'est très valorisant. Aussi, il m'arrive de trouver cela très agréable. Plus profondément c'est l'antidote parfait à l'anonymat qui gruge et fait souffrir une grande partie de l'humanité. Autrefois, dans les villes, les gens connaissaient leurs voisins, leur laitier, leur médecin de famille, leur curé. On était connu par les 100 personnes autour de soi. Aujourd'hui, ce n'est plus vrai. Dans ce contexte, la célébrité procure une fausse reconnaissance. Elle permet de devenir quelqu'un.

**Ciné-Bulles:** *Dans votre cas, il a donc fallu que vous tourniez **le Déclin de l'empire américain** pour retrouver la notoriété naturelle que vous aviez, quelques années plus tôt, à Deschambault.*

**Denys Arcand:** Exactement. Le Québec, pour moi, est devenu Deschambault. Aussi, lorsque je reviens de Cannes, le douanier m'accueille au Canada avec chaleur. Si on est Mick Jagger, c'est la planète entière qui devient un village. C'est pour cela que la recherche de la célébrité est si fondamentale. On veut retrouver une communauté qui n'existe plus. Beaucoup de gens n'existent vraiment, ne sont quelqu'un que pour leur amoureux, leur amoureuse et leurs enfants, ce qui constitue une charge excessive pour l'amour. **Stardom** m'a amené à cette théorie...

**Ciné-Bulles:** *On parle de plus en plus de cette vague de cinéastes québécois francophones qui tournent en anglais, Léa Pool, François Girard, Robert Lepage, Christian Duguay, Yves Simoneau, Pierre Gang, Jean-Marc Vallée, sujet sur lequel on vous a plus d'une fois interpellé, cité en exemple.*

**Denys Arcand:** Je n'ai eu sur cette question aucune conversation sérieuse.

**Ciné-Bulles:** *Stardom* pouvait-il être tourné en français?

**Denys Arcand:** J'aurais raconté l'histoire d'une Québécoise qui aurait pu alors travailler en France puis aller à New York. Dans un tel cas, elle aurait été moins sollicitée par les médias, ce qui aurait bien évidemment limité mon sujet. Par ailleurs, pour tourner pareil film il me fallait dix millions de dollars, une somme qui ne se trouve pas au Québec. Mais voilà, on ne peut pas toujours tourner des films à trois millions. Tous les sujets ne s'y prêtent pas.

**Ciné-Bulles:** *Est-ce que l'idée de faire un plus petit film en français vous apparaîtrait maintenant comme une régression?*

**Denys Arcand:** Cela n'a rien à voir. Mon prochain film, dont j'ai vaguement l'idée, sera fort probablement en français. J'ai eu autant de plaisir à tourner **Joyeux Calvaire** avec moins d'un million de dollars que **Stardom**. Cela étant dit, lorsqu'on s'aperçoit que tous ces cinéastes tournent maintenant en anglais, c'est qu'il y a vraiment un problème de société. Il faudrait s'asseoir et en parler. On est lié au financement gouvernemental au Québec. Les liens entre le gouvernement et les arts ne sont réglés dans aucun pays, et particulièrement ici. Devant un État, les citoyens sont tous égaux, ce qui, appliqué au cinéma, donne droit à chacun au même montant. On divise la tarte également et tout le monde y a accès. Le résultat ultime est que les gens qui se démarquent auront des offres de tourner ailleurs et ailleurs, c'est toujours en anglais. Est-ce qu'on aura le courage de donner, par exemple, davantage à François Girard et donc de ne tourner que trois films plutôt qu'une dizaine?

**Ciné-Bulles:** *Ce qu'on a fait il y a 20 ans pour financer les Plouffe.*

**Denys Arcand:** Sans cela, Gilles Carle n'aurait pas pu tourner **les Plouffe**. Il s'agit là d'une décision politique.

**Ciné-Bulles:** *Vous affectionnez les personnages machiavéliques, ces hommes brillants qui observent et commentent le monde. On pense évidemment au Machiavel de Jean-Pierre Ronfard dans **le Confort et l'indifférence**, mais aussi au personnage d'Yves Jacques dans **Jésus de Montréal** et maintenant à celui qu'interprète Thomas Gibson dans **Stardom**. Faut-il y chercher votre propre regard?*

**Denys Arcand:** Ce n'est pas moi, mais une partie de moi. L'inspirateur du personnage qu'interprète Gibson s'appelait Jay Maloney. Il s'est suicidé l'automne dernier. Il était le fils spirituel du patron de la plus grosse agence d'artistes de Hollywood, CAA. Jay était mon agent à Hollywood. Il ne m'a jamais donné de travail, mais tout de même, au fil des ans, nous avons établi une vraie relation. Thomas Gibson, qui le connaissait, a bâti son personnage, Renny Ohayon, en pensant à lui. Un homme de pouvoir qui n'est pas pris dans le tourbillon. Ce genre de personnage me séduit. Ma sympathie naturelle pour Machiavel... ■

### **Stardom**

35 mm / coul. et n. et b. /  
100 min / 2000 / fict. /  
Canada-France

**Réal.:** Denys Arcand

**Scén.:** Denys Arcand  
et Jacob Potashnik

**Image:** Guy Dufault

**Son:** Claude La Haye

**Mus.:** François Dompierre

**Mont.:** Isabelle Dedieu

**Prod.:** Robert Lantos,  
Denise Robert et Philippe

Carcassonne

**Dist.:** Alliance Atlantis

Vivafilm

**Int.:** Jessica Paré, Charles

Berling, Dan Aykroyd,

Thomas Gibson, Frank

Langella, Robert Lepage